

## Recherches sociographiques



# Yves GINGRAS, Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens

Pierre Saint-Aunaud

Volume 32, numéro 2, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056630ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056630ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Saint-Aunaud, P. (1991). Compte rendu de [Yves GINGRAS, Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens]. *Recherches sociographiques*, 32(2), 295–297. <https://doi.org/10.7202/056630ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d'aide de leur part, et une partie des besoins essentiels pour certains. C'est moins du tiers des cégépiens qui travailleraient pour se payer des produits de luxe ou pour d'autres raisons. Chose étonnante, la participation au travail se retrouve dans toutes les classes sociales. Les jeunes appartenant à celles de revenu élevé sont pratiquement aussi nombreux que ceux des couches de revenu moyen ou faible.

Cette enquête vient démolir quelques mythes entourant, par exemple, le travail et la studiosité. Elle mériterait qu'on la poursuive pour saisir encore mieux dans quelle mesure le désir d'autonomie pourrait s'ajouter aux motifs de travailler pendant les études, les jeunes préférant assumer leurs besoins même quand la famille pourrait y voir. Il en résulterait une meilleure connaissance de cette génération qui a vécu plusieurs changements dans les modes de vie, dès les premières étapes de sa socialisation: la société de consommation, la famille de plus en plus petite et de forme variable, voilà autant de conditions qui peuvent fonder la thèse du besoin d'autonomie aussi bien que celle de la nécessité.

Madeleine GAUTHIER

*Institut québécois de recherche sur la culture.*

---

Yves GINGRAS, *Les origines de la recherche scientifique au Canada. Le cas des physiciens*, Montréal, Boréal, 1991, 299 p.

Quiconque s'intéresse à l'histoire des pratiques scientifiques en contexte canadien et québécois ne trouve malheureusement pas encore beaucoup d'ouvrages sur le sujet. Voilà pourquoi ce livre arrive bien. Il invite à la compréhension d'une genèse particulière, celle de la collectivité des physiciens, véritable communauté souche, selon l'auteur, de l'incitation à la recherche dans la plupart des sciences dites exactes. Inspiré des travaux de Bourdieu, de Passeron et de Boltanski, l'argument central, fondé sur une solide documentation historique, entend que trois étapes furent historiquement nécessaires pour que les physiciens naissent comme groupe et se différencient graduellement. D'abord, l'émergence: observable entre 1850 et le début du vingtième siècle, elle est un phénomène de génération au sens où l'activité strictement pédagogique des pionniers est, par le jeu de divers facteurs, supplantée dans l'espace universitaire par la pratique autrement plus dynamique de la recherche. Ensuite, l'institutionnalisation: advenant entre 1900 et 1920, elle permet au nouveau groupe de se doter de structures qui faciliteront non seulement la production de son savoir, mais aussi l'importante reproduction de ses effectifs. Enfin, la constitution d'une identité sociale de type disciplinaire (association scientifique) ou professionnel (corporation): pendant les années trente, quarante et cinquante, les physiciens canadiens démontrent leur capacité à se faire reconnaître en tant que communauté savante distincte. Du même élan, ils acquièrent une visibilité fort avantageuse dans la défense de leurs intérêts devant les autres praticiens de la science, devant aussi plusieurs catégories d'acteurs économiques et politiques.

L'auteur excelle, par de nombreux détails, à faire ressortir les dimensions conflictuelles inhérentes à ces étapes. Gains importants, mais aussi échecs et reculs, se sont produits simultanément, à la fin du siècle dernier ou au début du suivant, et cela n'a pas été sans créer

de remous au sein du groupe «montant». Même les phases plus récentes (croissance, diversification, recherche de distinction sociale et cognitive) interfèrent et chevauchent plus qu'elles ne se succèdent vraiment dans le temps. En inondant le lecteur de faits, de dates et de noms, Gingras dégage peu à peu une structure intelligible. Programmes d'enseignement, diplômes d'études supérieures, bourses, naissance de la Société royale du Canada et du Conseil national de recherches, revues savantes, figures prestigieuses (comme celle de Rutherford à l'Université McGill ou encore de McLennan à l'Université de Toronto) ou moins flamboyantes (mais que l'histoire doit retenir à cause de leurs importantes contributions), voilà en quoi la genèse se dessine par un jeu de comparaisons et de mises en contraste savamment menées. L'auteur maîtrise au plus haut point ses méthodes de travail qu'il qualifie d'«ethnographiques»: ses analyses n'en affichent que plus de sûreté et de force démonstrative.

Il s'agit bien des *physiciens* dans cette étude, non de la physique comme telle au Canada et au Québec. En d'autres termes, le lecteur ne doit pas s'attendre à trouver une analyse du discours propre à la discipline depuis ses origines jusqu'aux années soixante. Gingras n'a pas choisi de se pencher sur les débats théoriques et méthodologiques; il s'est essentiellement appliqué à faire comprendre l'implantation graduelle de la pratique de cette science en se plaçant dans la double perspective institutionnelle et organisationnelle. Sa lunette d'historien reste avant tout braquée sur le cercle des physiciens en tant qu'agents légitimes de production d'un savoir particulier et il le suit à la trace jusqu'à l'époque contemporaine. L'auteur fournit cependant au passage des indications nombreuses sur la nature des problèmes et sur le type de questions qui ont stimulé la réflexion créatrice des physiciens de 1850 à 1960.

Que découvre-t-on d'original? Tout d'abord une fresque très fouillée et fortement ordonnée de tous les faits et personnages indispensables à la juste compréhension du phénomène étudié. À cause de sa très grande clarté et aussi de la longue tranche historique considérée, je crois que cet ouvrage servira dorénavant de référence pour les sciences dites exactes au Canada et au Québec. Par sa facture et son propos, il en rappelle d'autres, et du même genre, mais portant sur les sciences humaines: Martin BULMER, *The Chicago School of Sociology. Institutionalization, Diversity and the Rise of Sociological Research* (1984); Anthony OBERSCHALL, *The Establishment of Empirical Sociology: Studies in Continuity, Discontinuity, and Institutionalization* (1972). En second lieu, il fournit une vue à la fois précise et nuancée de la longue «préhistoire» de la science québécoise en comparaison avec ce qui s'est fait au Canada anglais, au siècle dernier, comme au tournant du vingtième.

L'auteur jette un éclairage très suggestif sur le débat, ancien mais toujours actuel, entourant le statut et la fonction de la recherche et de l'enseignement dans les facultés de science. D'après sa démonstration, le berceau de la physique canadienne, c'est l'université; mais ce qui propulse vraiment cette discipline à la fin du dix-neuvième siècle, c'est la recherche. Novatrice, celle-ci heurte le corps professoral en place comme elle le refera d'ailleurs durant les années vingt, trente et suivantes. Mais, apprend-on, à aucun moment elle ne se développe au détriment de l'enseignement. Au contraire, le temps fait toujours en sorte que celui-ci tire bénéfice de la recherche pour évoluer à son tour. On est dès lors amené à penser que, le jour où l'université canadienne a ouvert ses portes à des esprits imaginatifs en physique, attirés par l'expérience plutôt que la contemplation, créateurs et ambitieux mais ne méprisant pas l'enseignement, elle semble avoir mis aussi en branle un dynamisme délicat mais inexorable, une nouvelle norme, interne à ce milieu scientifique en soudaine effervescence. Cette «loi du milieu» imposa l'idée que le *prima movens* de la physique se

situé dans la recherche et non dans l'enseignement, que celui-ci doit toujours s'adapter à celle-là et non l'inverse, l'ensemble devant normalement se traduire dans la pratique générale de la physique universitaire. Cette norme n'a pas entraîné l'adhésion de tous les physiciens ; elle a soulevé plusieurs résistances et provoqué bien des querelles d'une étape à l'autre de l'histoire de la discipline. Chaque fois cependant que les esprits les plus avant-gardistes se sont montrés particulièrement productifs en recherche, les résultats innovateurs n'ont jamais tardé à se faire sentir du côté des programmes de l'enseignement supérieur.

L'essai de Gingras ne met-il pas à jour, avec le cas de la physique, l'action du temps de l'histoire, l'un des grands mécanismes responsables à long terme de l'implantation d'une authentique tradition disciplinaire, d'un savoir-faire cognitif et didactique ayant valeur d'héritage intellectuel ? Advenant la justesse de cette idée, beaucoup de prudence devrait entourer la « gestion » de la recherche et de l'enseignement à l'université. « Nos » dirigeants risquent très gros à oublier aujourd'hui ce qu'ils ont contribué directement à faire naître dans le passé. Leur « sagesse » ne consisterait-elle pas, pour une bonne part, à engager les meilleurs scientifiques et à les laisser « s'autoréguler » avec le moins de pressions possibles, cent ans d'évolution de la communauté des physiciens canadiens et québécois prouvant ici même que les résultats aboutissent très loin de la médiocrité d'où qu'on les regarde ?

Un autre apport du livre mérite mention : la distinction proposée entre « discipline » et « profession » pour analyser de manière plus rigoureuse la pratique scientifique. Son étude de la physique tend à montrer que se côtoient toujours deux espaces fondamentaux et distincts de l'action : celui de l'apprentissage proprement dit du savoir scientifique, de sa promulgation dans les diplômes, de sa circulation et de sa perpétuelle mise en débat parmi les « initiés » ; celui du métier de physicien dans la société et de ses liens obligés à l'environnement sociopolitique plus large. L'auteur suggère d'utiliser le concept de « discipline » pour désigner l'action qui se déroule dans le premier espace, et celui de « profession » surtout pour étudier une occupation scientifique donnée dans ses rapports avec la société ambiante, en particulier (le cas de la physique est amené comme une preuve convaincante) les divers modes de contrôle qu'elle tente de se donner pour mieux se différencier de ses voisines en même temps qu'obtenir du pouvoir. Cette distinction conceptuelle de Yves Gingras paraît heureuse : elle lève une ambiguïté trop souvent présente dans la littérature spécialisée sur le sujet et elle ajoute en rigueur et en précision proprement analytiques.

Un dernier mot sur le style : net, incisif, sobre dans une matière souvent aride qui pourrait prêter à la lourdeur. Un excellent ouvrage à inclure dans une bibliothèque universitaire... et à méditer.

Pierre SAINT-ARNAUD

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

---

Jacques JULIEN, *La turlute amoureuse : érotisme et chanson traditionnelle*, Montréal, Triptyque, 1990, 174 + 3 p.

Rares sont les livres sérieux sur la chanson. C'est pourquoi il faut saluer la persévérance des éditions Triptyque qui publient régulièrement, depuis quelques années, des ouvrages sur le